

Portraits et témoignages d'une époque de fer...

Hommes ou femmes, fils et filles... voilà les jeunes Alsaciens-Mosellans jetés sur tous les fronts à leurs corps défendant, au grand désespoir de leurs proches. Mais leurs histoires sont toutes différentes, leurs parcours sont pluriels, destinées fascinantes parfois, tragiques souvent. Leur souvenir repose désormais sur le Mur des noms à Schirmeck.



Yvette Schacké

À 18 ans, Yvette Schacké est enrôlée de force dans la marine allemande comme auxiliaire de guerre. Avec d'autres jeunes Alsaciennes, elle est envoyée à plus de 1 000 km de chez elle.

Née en 1925 à Strasbourg (Bas-Rhin), Yvette Schacké est vendeuse dans une boulangerie. En avril 1944, elle est mobilisée au sein de la marine de guerre allemande dans le cadre du *Kriegshilfsdienst* (KHD). Instauré en 1942 en Alsace, le «service auxiliaire de guerre» vise à incorporer de force les jeunes filles dans les forces armées allemandes, les industries de guerre ou les services publics. Elles sont affectées aux postes laissés vacants par les hommes envoyés au front. Avec d'autres Alsaciennes, Yvette Schacké est réquisitionnée à la frontière danoise, puis à Dantzig (actuelle Gdańsk, Pologne). Là-bas, elle est vendeuse dans les cantines militaires. Après plusieurs mois, elle tombe malade. Elle est alors soignée à bord du *Wilhelm Gustloff*, un paquebot lancé par les Allemands en 1937, puis transformé en hôpital de la marine de guerre. Amarré à Gotenhafen (actuelle Gdynia, Pologne), il est utilisé en Prusse-Orientale pour évacuer civils et soldats face à l'avancée des forces soviétiques (opération Hannibal). Le 30 janvier 1945, le navire est torpillé par un sous-marin soviétique. Le naufrage coûte la vie à 9 000 passagers, dont Yvette Schacké et sa camarade Irène Schellenberger.

DR

GAËLLE KIEFFER & ILSE HILBOLD - MUR DES NOMS

Raymond Wagner

Typographe, Raymond Wagner est incorporé de force dans la Wehrmacht à 24 ans. Un an plus tard, il est mortellement touché par un éclat d'obus au cours d'une bataille contre l'Armée rouge.

La famille Wagner vit à Erstein (Bas-Rhin). Auguste, secrétaire de mairie, et Marie Wagner ont deux enfants:

Mariette, la cadette, et Raymond, l'aîné, qui est né en 1919. La famille est catholique et francophile.

Elle accueille donc avec réticence l'ordre de mobilisation générale dans la Wehrmacht.

Mais Raymond ne peut présenter aucune raison d'exemption au service et il est parfaitement conscient

de la menace que représente la *Sippenhaft* pour sa

famille (*lire p. 39*). Il est donc incorporé de force dans l'armée en avril 1943. Après sa formation en Allemagne

et au Danemark, il est affecté au sein d'une unité d'infanterie accompagnée de chars de combat versée en

octobre 1943 sur le front de l'Est. Les lettres qu'il envoie en décembre 1943 à sa famille depuis Vitebsk, dans

l'actuelle Biélorussie, évoquent le froid de l'hiver, les habitants des villages, les amis d'Erstein qui combattent

à ses côtés. Le 11 février 1944, Raymond Wagner est tué par un éclat d'obus alors que son unité défend Vitebsk

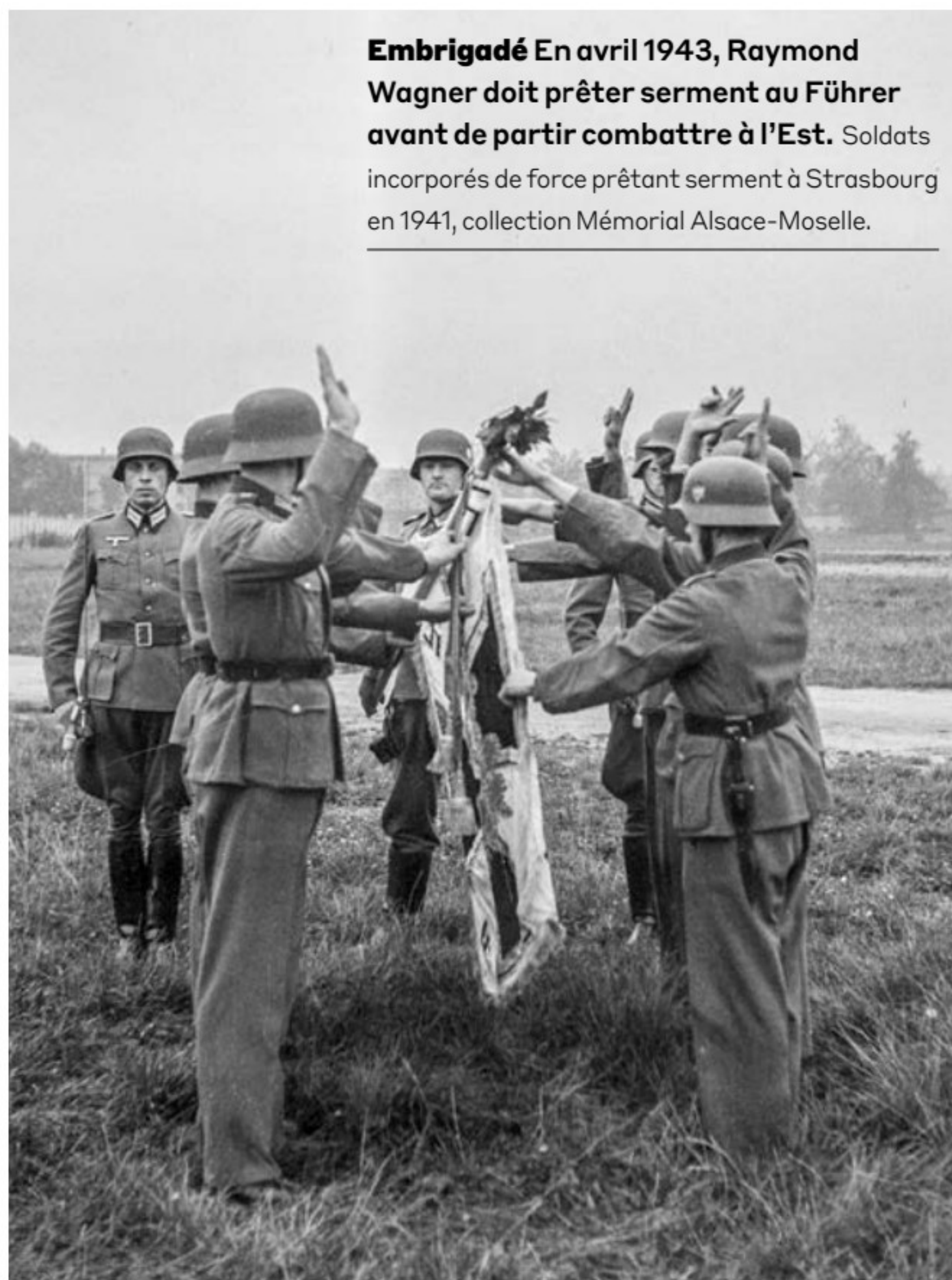
contre l'Armée rouge. Un décès qui dévaste ses proches. Après-guerre, la mémoire de l'enfant perdu à la guerre

s'est transmise dans la famille: ainsi, sa nièce écrit,

en 2023, un dossier sur le parcours du jeune homme.

ILSE HILBOLD - MUR DES NOMS

Embrigadé En avril 1943, Raymond Wagner doit prêter serment au Führer avant de partir combattre à l'Est. Soldats incorporés de force prêtant serment à Strasbourg en 1941, collection Mémorial Alsace-Moselle.



MAM/MUR DES NOMS/SP



CC BY-NC-SA 2.0 FR, GENEANET/MUR DES NOMS

Raymond Sick

Raymond Sick n'est âgé que de 15 ans lorsqu'il crée, en juillet 1940, l'un des premiers groupes de résistants alsaciens. Après le démantèlement de ce réseau, il en forme un nouveau en 1943 à Mulhouse, mais est ensuite incorporé de force dans la Wehrmacht.

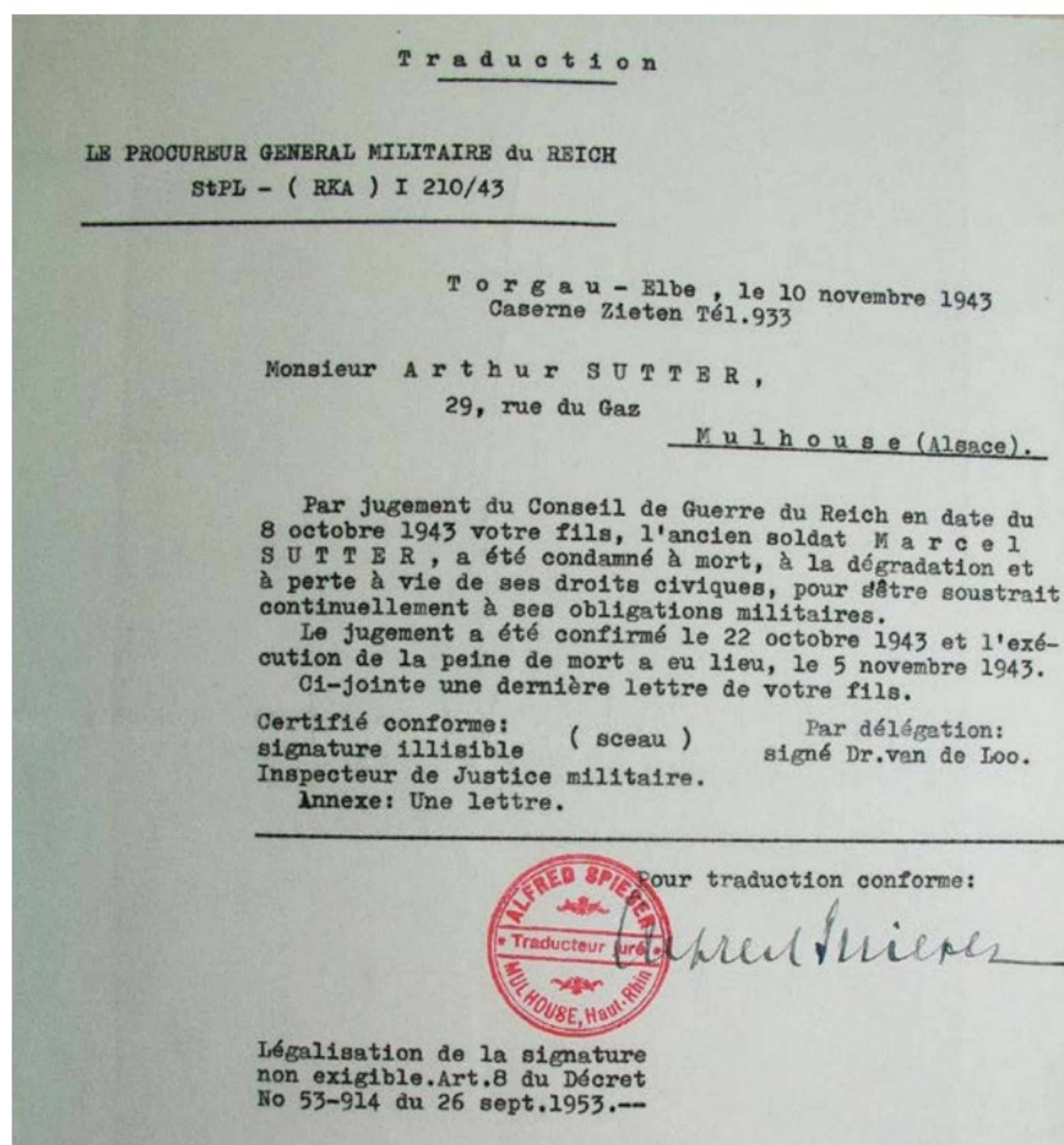
Raymond Sick, né le 20 mai 1925 à Ingersheim (*Haut-Rhin, ci-contre*), est élève à l'École pratique de commerce et d'industrie de Mulhouse. En 1940, il trouve des armes abandonnées par l'armée française et crée un groupe de résistance avec des adolescents de sa classe. La «Légion C40» fonctionne grâce aux conseils de l'oncle de Raymond, Roger Sick, instituteur et ancien sous-lieutenant. Le petit groupe, qui se développe à Mulhouse, Wittenheim et Strasbourg, devient vite très efficace dans le renseignement et le sabotage. À la suite d'une dénonciation, Raymond et ses camarades sont arrêtés par la Gestapo dans la nuit du 3 au 4 octobre 1940. Ils sont internés au centre de redressement de Sinsheim (Allemagne), dont Raymond Sick est libéré le 22 décembre 1940. Avec deux de ses camarades, il crée alors une nouvelle organisation appelée «Mission Z 799», qui édite un mensuel clandestin, de novembre 1943 à mai 1944. Son activité de résistance s'arrête en 1943 quand il est incorporé de force dans la Wehrmacht et affecté sur le front de l'Est. Il meurt le 13 août 1944 en Estonie. **JEAN-MAX MORILLON & ILSE HILBOLD - MUR DES NOMS**

Marcel Sutter

Marcel Sutter est Témoin de Jéhovah. Lorsqu'il est convoqué pour servir dans la Wehrmacht, il refuse « pour des raisons de croyance religieuse ». Cet acte l'entraîne devant le Tribunal de guerre du Reich.

Né à Mulhouse le 3 janvier 1919, Marcel Sutter fait partie de la communauté des Témoins de Jéhovah. L'incorporation de force le frappe comme les autres Alsaciens et Mosellans: il est appelé au début de l'année 1943 à servir l'armée allemande. Comme il ne se présente pas au centre de recrutement, il est arrêté puis incorporé de force en Bohême, où il réitère son refus de servir. Il déclare à ses chefs le 4 juin 1943 qu'«il ne veut pas faire son service militaire parce qu'il est Témoin de Jéhovah». Il est alors emprisonné à la prison militaire de Torgau, près de Leipzig, et il comparait en octobre 1943 devant le Tribunal de guerre du Reich, la plus haute cour martiale de l'Allemagne nazie. Reconnu coupable de «démoralisation de la force militaire du Reich et refus de faire son service militaire», il est condamné à mort. Quelques heures avant de mourir, il écrit une lettre d'adieu à ses parents (*ci-contre*). Il est guillotiné le 5 novembre 1943 par le bourreau Herr à la prison Roter Ochse, à Halle. Il est «Mort pour la France» (*lire p. 36*) au titre des incorporés de force dans la Wehrmacht, titulaire du titre de «Déporté et Interné de la Résistance» et médaillé de la Résistance. Ses cendres sont transférées en 1953 à la nécropole nationale de Montauville (Meurthe-et-Moselle).

ILSE HILBOLD - MUR DES NOMS



« Mes chers, très chers parents et sœurs, Lorsque vous recevrez cette lettre, je ne serai plus. Quelques heures seulement me séparent de la mort. Je vous en prie, soyez forts et courageux. Ne pleurez pas, car j'ai vaincu. J'ai achevé la course et conservé ma foi. Que Jéhovah me soutienne jusqu'à la fin ! [...] Bientôt nous nous reverrons dans un monde meilleur où la paix et la justice régneront. [...] Je désire ardemment la paix. Dans mes dernières heures, je pense beaucoup à vous et j'ai un peu d'amertume dans mon cœur, puisque je ne peux pas vous donner un baiser d'adieu. [...] Je veux maintenant vouer mes dernières heures à Dieu. Je termine cette lettre en vous embrassant, en attendant de nous revoir bientôt. Loué soit notre Dieu Jéhovah ! Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre fils et frère, Marcel. »

Extrait de *Morts pour avoir dit non. 14 Alsaciens et Lorrains face à la justice militaire nazie*, d'Auguste Gerhards (La Nuée bleue, 2007, p. 85).

Ceux qui disent non Au péril de leur vie, les Témoins de Jéhovah s'opposent pour des questions de conscience à la guerre et au régime nazi. Marcel Sutter fut l'un d'eux.

Edgard Weissenbach

Le 18 février 1943, au lendemain de l'exécution de 18 jeunes réfractaires lors du « massacre de Ballersdorf » (lire p. 43), 600 jeunes incorporés de force de l'arrondissement de Sarrebourg se soulèvent dans le train qui les conduit vers l'Allemagne. Parmi les meneurs figure Edgar Weissenbach, né à Henridorff en 1924. Traduit par la suite en justice avec huit coaccusés, il échappe de peu à la peine de mort et doit son salut à l'intervention du gauleiter Bürckel qui, par calcul politique, souhaite éviter de faire de ces hommes des martyrs. Il témoigne...

«La révolte a commencé à la gare d'Arzviller [...] et s'est développée de gare en gare avec l'arrivée de nouveaux incorporés de force. Sur ma valise, il y a déjà d'un côté la croix de Lorraine avec le «V» de la victoire (signe de ralliement gaulliste) [...]. Des drapeaux français flottent aux portières. À Réding [en Moselle], ce sont les premières bagarres verbales et physiques contre les uniformes allemands. À Sarrebourg, c'est l'apogée. Des centaines d'incorporés de force accompagnés par des amis et des parents chantent une *Marseillaise* mémorable comme Sarrebourg ne l'a jamais entendue. La révolte



LE RÉPUBLICAIN LORRAIN/DR

est en cours; le train a du mal à démarrer et déjà les premières vitres volent en éclats. [...] Tous les wagons sont couverts d'inscriptions anti-allemandes comme: «Liquidation», «1918», «Chair à canon», «Vive la France», «Merde la Prusse», «Les Chleuhs dehors», «À bas Hit-

ler», «Honneur à la France», «Vive de Gaulle», «Vive les Alliés», «Vive la Russie», etc. [...] Il y a des heurts et des bagarres avec des militaires allemands qui veulent s'interposer. Le convoi [...] ressemble à un «squelette ambulante» quand il arrive en gare de Sarreguemines avec beaucoup de retard. Nous [...] espérons entraîner la population sarregueminoise dans notre révolte. Mais la police avait depuis longtemps demandé du renfort et nous a emmenés à la prison [...].»

SÉLECTIONNÉ PAR

PHILIPPE TOMASETTI

Extrait de *Réconciliation*, d'Edgard Weissenbach (Scheuer, 2000).



DR

Pierre Weisenhorn

Pierre Weisenhorn, né à Altkirch en 1924 (dans le Haut-Rhin dont il sera le député de 1973 à 1988), est incorporé de force en janvier 1943. Après avoir combattu en Ukraine puis sur le cercle polaire arctique en Finlande, il déserte en Tchécoslovaquie, au mois de mai 1945, et se rend aux troupes soviétiques. Au terme de marches forcées particulièrement éprouvantes, il est transféré en train vers le camp de concentration d'Auschwitz devenu un camp de prisonniers de guerre de l'Axe...

«8 juin, départ Olmütz [auj. Olomouc, en Moravie, République tchèque], presque 60 hommes par wagon. 9 juin, nous attendons en vain, le train n'avance pas. Un pain pour cinq, trois quarts de litre de soupe, nous avançons de quelques kilomètres. 10 juin, de nouveau quelques kilomètres. Nerfs à rude épreuve. Le 13, 58 hommes, un wagon 8 jours. 3 jours sans pain. [...]

Le train qui reste des heures interminables sans bouger, puis fait quelques kilomètres pour s'immobiliser à nouveau un jour ou deux est un supplice mental difficile à décrire. Ce sera donc pour nous une véritable délivrance d'arriver au terminus. Il s'appelle Auschwitz [auj. Oświęcim en Pologne]. Nous n'avions jamais entendu ce nom auparavant. [...]

Pour nous c'est d'abord la construction de la baraque dans laquelle nous allons habiter jusqu'au 24 juin. Ce seront ensuite de grands bâtiments en briques et en pierre. Nous sommes dirigés vers le «Marschblock». Nous apprenons que des millions de gens ont été exterminés et entrevoyons de l'autre côté des barbelés les apparitions de quelques déportés, livides dans leur costume rayé. [...] Ils nous regardent, de leurs grands yeux fixes, immobiles dans une sorte de prostration. Ils sont revenus de l'au-delà, de l'indicible, de l'extrême. Ils ne vivront plus que pour témoigner ce que des hommes, faits de chair et de sang comme eux, ont réussi à faire à leur prochain par fanatisme, suivisme ou lâcheté.»

SÉLECTIONNÉ PAR PHILIPPE TOMASETTI

Extrait de *De la Wehrmacht à l'Assemblée nationale. 1939-1945*, de Pierre Weisenhorn (Pierre Weisenhorn, 1997).

Geoffroy Capon

Né à Willer-sur-Thur dans le Haut-Rhin en 1924, Geoffroy Capon est incorporé de force dans un régiment de pionniers de la Wehrmacht en décembre 1942. Déployé en Ukraine, puis en Moravie, il décide de désertre et se rend aux troupes soviétiques le 4 mai 1945. Il témoigne alors de son expérience glaçante.

«J'ai été assis par terre, dos au mur. Le garde se retira aussitôt, me laissant seul. Je me refusais au pire ayant dans l'idée que d'autres prisonniers allemands allaient bientôt se joindre à moi. Mon regard restait fixé sans cesse sur cette porte que j'avais franchie avant. Mais quelqu'un ne tarda pas à me rendre visite. Une silhouette que je pus facilement reconnaître malgré le crépuscule. Il se dirigea vers moi tout en gardant une certaine distance. C'était bien l'officier qui m'avait fait conduire à cet endroit. En quelques secondes tout bascula dans l'horreur. Il glissa sa main vers son flingue et dégaina rapidement pour me tirer froidement et lâchement dessus. Je vis et je verrai toujours la petite flamme jaillir de son pétard suite au premier tir qui m'a touché à l'index de la main droite. Un deuxième coup me fractura les deux os du poignet. J'étais allongé le nez plaqué au sol, lorsqu'il tira une dernière fois. La balle m'atteignit au-dessus du rein droit et transperça le foie. J'étais toujours conscient malgré la perte de sang et je n'osais pas bouger, retenant mon souffle dans la crainte de recevoir le coup de grâce qu'il m'a curieusement épargné. Il est alors parti, me laissant dans des conditions d'hygiène déplorables. Il avait tiré trois fois sans me blesser mortellement. Ça pouvait être le fruit d'une bêtise humaine sur fond d'alcool. Dans ma situation de prisonnier, entièrement exposé à la merci des soldats russes, j'étais livré à moi-même sans pouvoir trouver de l'aide.» **SÉLECTIONNÉ PAR PHILIPPE TOMASETTI**

Extrait de *La Grange maudite*, de Geoffroy Capon (Villefranche, 2021).

Ernest Haxaire

Né dans une famille de scieurs d'un village de montagne du canton de Lapoutroie (Haut-Rhin), il s'est caché avec trois autres camarades pendant près de vingt-deux mois pour échapper à l'armée allemande.

À la fin des années 1950, dans le dossier déposé par Ernest Haxaire en vue d'obtenir la carte de réfractaire, une attestation du maire indique: «Il s'est dérobé le 16/2/43 avant de signer une convocation l'invitant à passer le conseil de révision le 18/2, en vue d'être incorporé de force [...] en avril 1943 [...]. [Il] s'est caché dans la montagne [...] jusqu'au 5 décembre 1944, date de la libération de notre commune par les troupes alliées.» Une note émanant du cabinet du préfet ajoute: «Recherché par la Gestapo et la gendarmerie, mais sans succès, ses parents ont été, à plusieurs reprises, menacés d'être déportés,

mesure qui n'a cependant jamais été mise à exécution, en raison même de leur qualité d'exploitants de scierie, industrie considérée comme vitale pour l'effort de guerre du III^e Reich.» Le journal qu'il tient au cours de ces longs mois de clandestinité atteste de ces épisodes tendus et des techniques mises en œuvre pour se protéger: «25 février [1943]: journée mouvementée, tour de force assez bien réussi. La police à la recherche de renseignements à la maison. Guet de la Gestapo, pendant plusieurs nuits, dans certaines contrées soupçonnées suspectes. 26 février: pas de changement dans la nouvelle vie, excepté petite alerte [...]. Soir au ravitaillement et à l'agence de renseignement X. C. 27 février: même exercice de camouflage que la veille, nouveau coup dur, par suite de correspondances d'une voisine bavarde.» **TÉMOIGNAGE SÉLECTIONNÉ PAR RAPHAËL GEORGES**

ARCHIVES FAMILLE KNECHT/CCO WIKIMEDIA COMMONS/MUR DES NOMS



Jacques Knecht

Blessé au cours d'une bataille sur le front de l'Est, Jacques Knecht est affecté à un poste de traducteur interprète auprès du commandement militaire allemand de Tournon (Ardèche). Il rejoint les Francs-tireurs et partisans et mène au combat une section de déserteurs de l'armée allemande.

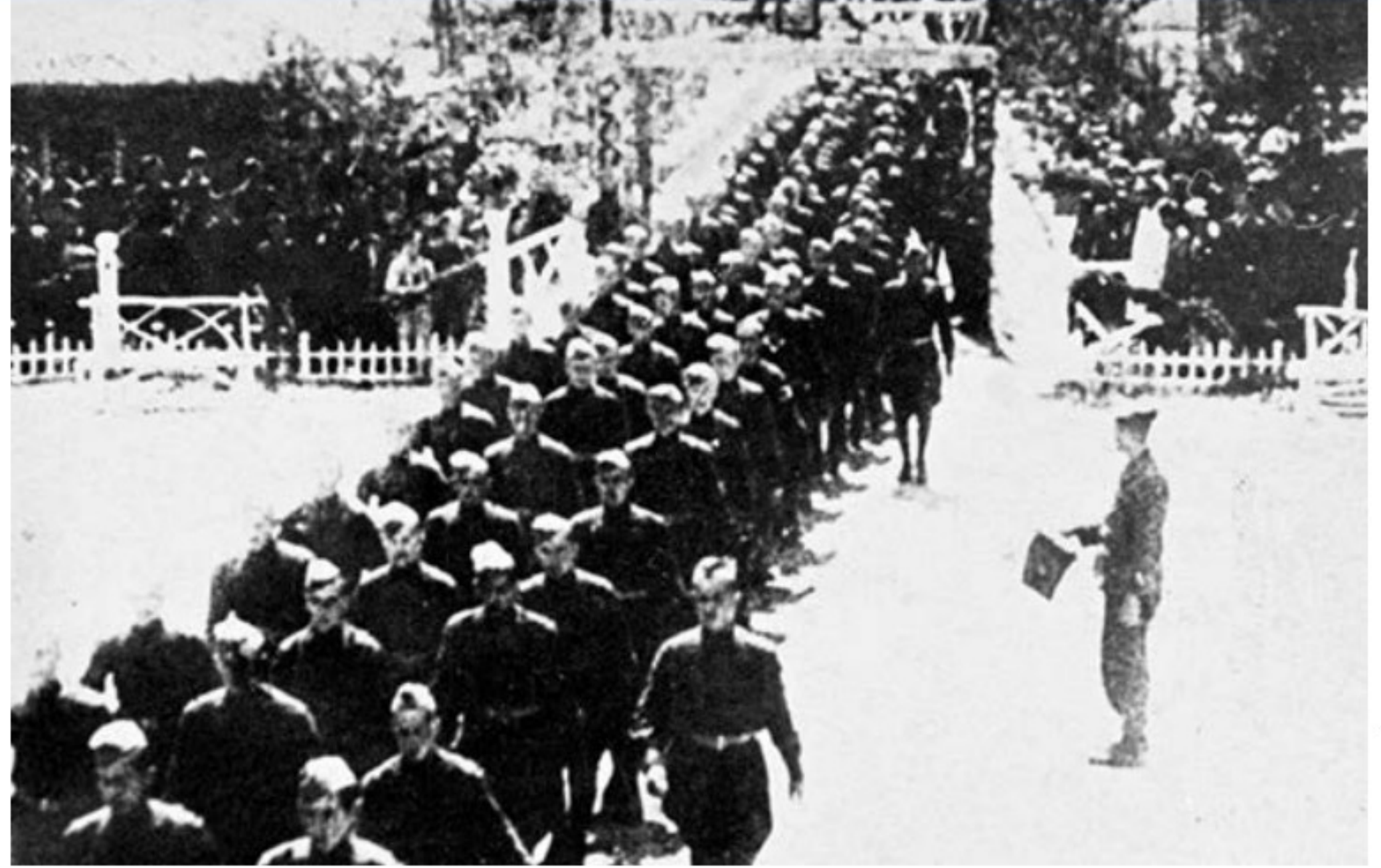
Au début de l'été 1943, ce Strasbourgeois quitte l'entreprise de bois où il faisait son apprentissage: il est incorporé de force au RAD, le «Service de travail du Reich» qui est dorénavant obligatoire pour les jeunes Alsaciens et Mosellans. Il est incorporé dans la Wehrmacht et bientôt envoyé sur le front de l'Est. C'est au cours d'une bataille qu'il est blessé au poumon. Mais la Wehrmacht ne le démobilise pas et l'affecte en France, à Tournon (Ardèche), où il devient traducteur interprète auprès du commandement militaire allemand. Placé à un poste stratégique, il rend de nombreux services à la résistance puis déserte de son poste en avril 1944. Il rejoint alors les FTP, le mouvement de résistance dirigé par le Parti communiste français. Sous le nom de guerre de «Jackie», il commande une section de Caucasiens qui ont déserté la Wehrmacht comme lui. Le 5 juillet 1944, Jacques Knecht est blessé et capturé par l'armée allemande. Condamné à mort pour désertion et espionnage, il est exécuté le 21 février 1945 en Bavière (Allemagne). En octobre 1944, son frère cadet René est porté disparu sous uniforme allemand en Hongrie. Le 7 juin 2024, la famille s'est réunie pour poser les deux premiers *Stolpersteine* [petits pavés de métal – pas moins de 100 000 – placés dans 26 pays depuis 1992 par l'artiste berlinois Gunter Demnig, ndlr] en mémoire d'incorporés de force. **JEAN-MAX MORILLON & ILSE HILBOD - MUR DES NOMS**

Ernest Helf

Né en 1919 à Hagondange (Moselle), il exerce la profession de cordonnier. Incorporé de force, il tente de fuir mais, repris, est condamné à mort par un tribunal militaire.

Ernest Helf sert dans l'armée française à compter du 9 juin 1940. Fait prisonnier par l'armée allemande, il est libéré en qualité d'Alsacien-Mosellan. Il retourne ensuite au foyer de ses parents à Mondelange (Moselle) le 13 décembre 1940. Incorporé de force dans l'armée allemande comme *grenadier*, il est envoyé sur le front de l'Est fin avril 1943. Début 1944, son unité stationne dans les environs de Lublin (Pologne). Ernest Helf tente de passer, à la faveur d'un changement de position, dans les lignes russes le 15 février 1944. Malheureusement, dans sa fuite, il tombe sur des soldats allemands. Le tribunal militaire de campagne condamne Ernest Helf à mort pour abandon de poste et désertion à l'ennemi. Le 15 mars, il est fusillé à Marina-Gorka, dans la région de Minsk (Biélorussie occupée). Sa famille, informée par les autorités une semaine plus tard, a interdiction de faire publier dans la presse l'avis de son décès. « Je n'ai pas peur de la mort, car nous n'avons tout de même rien à espérer sur cette terre. Pour vous seuls je me fais des soucis, car vous aviez fondé tous vos espoirs sur moi et maintenant tout est fini, » lit-on dans la dernière lettre d'Ernest Helf adressée à ses parents, une heure avant son exécution, le 15 mars 1944.

NICOLAS HONECKER-LAPEYRE - MUR DES NOMS



COLLECTION MÉMORIAL ALSACE-MOSELLE, FONDS FEFA

Longue marche Acker fait partie des « 1500 de Tambov », libérés en juillet 1944.

Albert Acker

Charles Albert Acker est incorporé de force, envoyé sur le front de l'Est et fait prisonnier par l'Armée rouge en 1943. Interné à Tambov, il fait partie des « 1500 » libérés en 1944, ce qui lui permet de s'engager dans l'armée française. Blessé et capturé durant les combats de Cernay en 1945, il est démasqué et condamné à mort.

Charles Albert Acker est né le 7 septembre 1922 à Reichstett (Bas-Rhin). Incorporé de force à la 217^e division d'infanterie, il est déployé dans le nord de la Russie où il est fait prisonnier le 12 septembre 1943 par l'Armée rouge à Hadiatch (Ukraine). Après avoir passé neuf mois en détention, il est choisi pour faire partie des « 1500 de Tambov », libérés du camp de prisonniers n° 188 le 7 juillet 1944 pour renforcer les rangs de la France libre à la suite d'un accord entre le gouvernement soviétique et les Alliés occidentaux. Il s'agit là du seul rapatriement de prisonniers avant la fin de la guerre. Charles Albert Acker touche ainsi un uniforme soviétique puis français, et rejoint les FFL en Afrique du Nord. En 1945, il participe au combat de la poche de Colmar. Engagé près de Cernay (Haut-Rhin) en janvier, il est blessé, capturé et interné dans un hôpital militaire allemand. Ayant détruit ses papiers d'identité, il se fait passer pour un certain « Jean Paul » mais est finalement démasqué par la police militaire allemande. Traduit en cour martiale pour « haute trahison », il est vraisemblablement condamné à mort. Il est exécuté le 10 janvier 1945 à Grosbous au Luxembourg et a obtenu la mention « Mort pour la France ». GEOFFREY KOENIG - MUR DES NOMS

L'angoissante attente du retour des disparus

À la fin de la guerre, de nombreux parents, épouses et fiancées connaissent l'angoissante attente du retour de leur proche. Dans son livre consacré aux disparus, Jean Haubenestel revient sur un souvenir d'enfance à Ernolsheim-lès-Saverne (Bas-Rhin), dans les années 1950 : « Sur le chemin de l'école communale, il m'arrivait de croiser un couple qui allait travailler dans sa vigne. Ces personnes vieillies par le chagrin m'intriguaient. Inconsolables, [ils] attendaient leur fils unique qui n'était pas revenu de la guerre. René était instituteur. Sa fiancée, enseignante elle aussi, était venue d'Alsace bossue pour seconder ses malheureux parents. « *Er esch vermisst!* » [« il est porté disparu ! »] disait-on, quelque part en Russie... Cette absence était une énigme pour moi. » Il cite ensuite

des témoignages illustrant la psychose collective qui saisit ces personnes à partir de l'automne 1945, quand le nombre de rapatriés diminue et que la presse détaille les terribles conditions de captivité en URSS. Ainsi Elisabeth, restée sans nouvelle de son mari Charles Wiedfeld, raconte : « J'allais tous les jours à la gare pour questionner les rentrants, il y avait toujours du monde, je leur montrais une photo, jamais le moindre indice ! Le soir au coucher, je me remettais à espérer pour le lendemain, espérer le train de la délivrance, « *Morje häsch Chance!* » [« Demain la chance te sourira ! »]. Cela a fini dans la dépression, quatre à cinq ans durant, je n'avais plus envie d'exister, je vivais entre les bons souvenirs [...] et les cauchemars, je ne dormais plus que quatre heures la nuit. » R. G.